

GADES

Les Récits Légendaires



Écrit et illustré par
Francisco Javier Barragán Gutiérrez.



Traduit en français par Karine Grossman

PROYECTO
SUBVENCIONADO
POR



Diputación
de Cádiz

FUNDACIÓN
PROVINCIAL
DE CULTURA



GREENDALE
PARA TODOS

Première Édition Septembre 2025

© Francisco Javier Barragán Gutiérrez
Illustrations et Textes.

Un projet rendu possible grâce à la Diputación de Cádiz
Cultura et à l'Association Greendale Para Todos

Traduit en français par Karine Grossman.

Tous droits réservés. La reproduction ou la vente, totale ou partielle,
de cette œuvre sous quelque format que ce soit est interdite sans
autorisation préalable des titulaires du droit d'auteur. L'infraction de ces
droits d'auteur constitue un délit contre la propriété intellectuelle.

Cette œuvre a été créée à des fins éducatives,
culturelles et de divertissement.

SOMMAIRE

Contenu

CADIX: RÉCITS LÉGENDAIRES	4
DIFFÉRENTES INTERPRÉTATIONS	5
PROMOUVOIR LA CULTURE	6
LA HARPIE DE CADIX.....	7
LE DRAGON D' ARCOS.....	16
LA SIERRA DE L'ALICANTE.....	24
L'HOMME-POISSON DE LIÉRGANES.....	30
LA MAISON DES MIROIRS.....	35
LE ENJAULÉ DU RECOIN MAILLO.....	41
LA RUELLE DU LUTIN.....	46
L'É ENTITÉ DE CHIPIONA.....	52
LES LUTINS D'ARCOS.....	56

CADIX: RÉCITS LÉGENDAIRES

Les contes et légendes locales sont une pièce fondamentale de la culture, car ils nous permettent de bâtir un héritage chargé de mysticisme et de mythologie dans nos villes et villages.

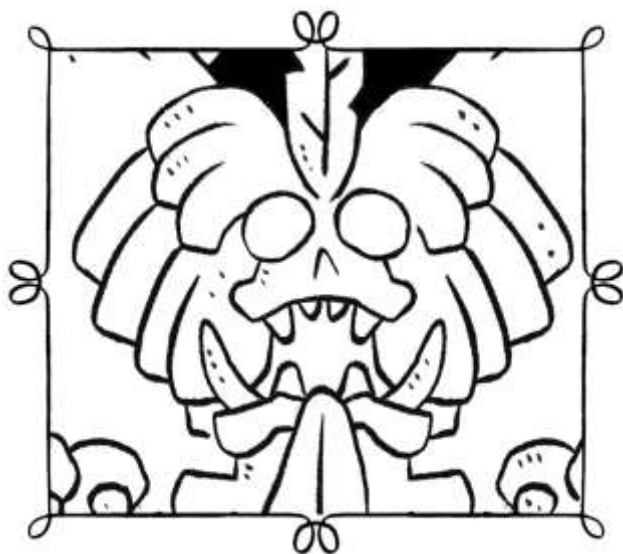
Ils apportent la magie et l'inspiration nécessaires pour que les nouvelles générations rêvent, imaginent et soient encouragées à créer leurs propres narrations, que ce soit en réinventant d'anciennes traditions ou en donnant vie à de nouvelles histoires basées sur des expériences réelles.

Avec la réalisation de ces récits et l'exposition artistique Cadix, Récits Légendaires, nous souhaitons apporter notre pierre à l'édifice avec notre livre de contes du même nom.



DIFFÉRENTES INTERPRÉTATIONS

Ces légendes et récits visent à motiver chacun à découvrir qu'ils n'appartiennent pas qu'à quelques-uns, mais que toute personne a la liberté de raconter, réinventer et partager des histoires capables d'enflammer l'imagination de ceux qui souhaitent commencer leur propre chemin créatif. Avec ce projet, nous avons voulu apporter une nouvelle vision et une réinterprétation aux légendes et mythes de la province, en les transposant dans nos récits et en les offrant à de nouveaux regards pour maintenir leur essence vivante tout en les adaptant aux temps actuels.



PROMOUVOIR LA CULTURE

Avec l'association Greendale Para Todos, nous œuvrons dans le but de promouvoir la culture, non seulement celle de Cadix qui est la principale source culturelle sur laquelle nous nous basons, mais aussi celle de tout lieu où existent des histoires, des traditions et des expressions artistiques qui méritent d'être partagées et célébrées. Nous croyons fermement que la culture est un pont qui unit les communautés et nous aide à grandir en tant que société. C'est pourquoi nous soutenons et diffusons des initiatives qui inspirent, transforment et enrichissent. Si vous souhaitez en savoir plus sur notre projet ou collaborer avec nous, vous pouvez nous contacter directement ou visiter notre site web où vous trouverez toutes les informations actualisées. Ensemble, nous continuerons à construire un espace ouvert, inclusif et plein de créativité.

Site web: greendaleparatodos.com

Adresse e-mail: greendaleparatodos@gmail.com

Réseaux sociaux (Instagram): @greendaleparatodos

L'AUTEUR

Cette œuvre a été entièrement écrite, illustrée et mise en page par Francisco Javier Barragán Gutiérrez à Cadix.

Adresse e-mail: javibg.contacto@gmail.com

Réseaux sociaux (Instagram): @harry.fp



LA HARPIE DE CADIX

Dans la jungle sombre, profonde et sauvage d'un pays au-delà des mers, une créature ancienne et étrange habitait un refuge reculé. Elle vivait cachée dans l'épaisseur de la végétation, un lieu où peu d'explorateurs osaient s'aventurer et d'où encore moins parvenaient à revenir. Elle avait trouvé sa demeure à l'intérieur d'une pyramide de pierre, ancienne et oubliée, érigée des siècles auparavant par des mains disparues de la mémoire du temps. Son accès était difficile, même pour les explorateurs les plus aguerris et expérimentés, ce qui en faisait le refuge parfait. Au milieu des ruines dévorées par la végétation, cette bête vivait sans malice ni bonté, étrangère aux légendes humaines, existant comme un être sauvage parmi d'autres dans la nature.

Un vieux chasseur, envoyé explorer des terres lointaines, avait entendu des histoires et des légendes qui l'avaient inspiré à trouver cette tanière sombre et sinistre. Il avait pourchassé des mythes partout dans le monde et son instinct le guidait maintenant vers cette construction oubliée. Après des jours passés à s'enfoncer dans la jungle dense, traversant marécages, ravins et fourrés impénétrables, l'homme arriva épuisé devant la pyramide. L'air était lourd, chargé d'humidité et de silence. Lorsqu'il trouva une grande quantité de ce qui semblait être des ossements humains dispersés sur la terre mouillée, il sut qu'il était arrivé au bon endroit. Les récits de disparitions et d'enlèvements l'avaient mené jusqu'ici et il pensa un instant qu'il se trouvait face à la fin de son propre chemin. Il prit une

profonde inspiration et se prépara mentalement pour la tâche qu'il avait à accomplir. Il n'avait jamais reculé et aujourd'hui ne ferait pas exception.

Il avait commencé le voyage avec un lourd équipement, mais les semaines de marche l'avaient privé de presque tout. Il ne lui restait désormais que son épée, quelques cordes et une poignée d'objets qu'il refusait d'abandonner. L'expérience lui avait appris qu'emporter des vivres était vital, mais qu'il y avait une série d'outils indispensables qu'il ne devait jamais oublier.

Il s'agenouilla au bord d'un lac solitaire dont les eaux reflétaient la silhouette sombre de la pyramide. Le lieu était hostile, à tel point que même les oiseaux se taisaient, comme s'ils respectaient la tanière de la bête. Il comprit alors pourquoi personne n'avait osé s'aventurer si loin auparavant. Il but un peu d'eau et se reposa, se préparant à ce qu'il était venu chercher.

Et il chercha dans les environs jusqu'à trouver une branche assez solide et ferme qui n'était pas humide. Il rassembla du matériel parmi le peu qui lui restait dans sa sacoche et improvisa une torche. La flamme ardente et chaleureuse lui inspira confiance et avec elle à la main, il s'enfonça dans les ruines. La construction était magnifique, remplie de reliefs et d'ornements dignes d'être croqués dans un carnet. La jungle tentait constamment de dévorer cette construction sinistre mais les murs, couverts de lianes et de racines, restaient fermes, impassibles, comme des gardiens muets du temps. Le feu éclairait à peine quelques pas devant le visage du chasseur, révélant des passages étroits, des salles oubliées et un silence si profond qu'il semblait avoir sa propre vie.

Alors il le sentit. Il ne la vit pas, mais il sut : des yeux l'observaient depuis l'obscurité. Il reconnaissait bien cette sensation. C'était le moment où le chasseur et la proie se reconnaissent, où la tension devient un lien invisible entre deux êtres en confrontation. Et bien que beaucoup auraient tremblé dans ces circonstances, il se sentit à l'aise. Il savait que cela signifiait qu'il était prêt. Et que la créature l'était aussi.

Il la laissa le suivre, le tâter, tandis qu'il montait vers le sommet de la pyramide. Chaque pas le rapprochait de sa destination et chaque ombre semblait bouger autour de lui. En arrivant dans la salle supérieure, ses yeux distinguèrent ce qui ressemblait à un nid gigantesque, fait de branches, d'os et de plumes sombres. L'air était suffocant, chargé d'une odeur pénétrante, mélange de sang et d'humidité. Il hésita un instant, mais n'eut pas le temps de décider. Un cri de déchirement éclata dans la salle, si déchirant qu'il le désorienta et le plongea dans la confusion.

La bête apparut avec fureur. Elle était colossale, couverte de plumes noires qui luisaient au reflet du feu. Ses griffes étaient aussi grandes que des ancres et si aiguisées qu'elles pouvaient lacérer la peau d'un simple effleurement. Ses ailes déployées auraient pu emprisonner deux hommes, et son cou long et flexible se rattachait à une mâchoire remplie de dents imprégnées de poison. Face à un tel déploiement, le chasseur comprit trop tard qu'il avait sous-estimé son ennemie. Il avait affronté une infinité de créatures et d'êtres, mais rien de tel.

Il se défendit du mieux qu'il put, maniant son épée de toutes les forces qui lui restaient. Contre toute attente, il réussit à la repousser, se surprenant lui-même. La créature recula un instant

et l'observa depuis les ombres. Ce fut alors que quelque chose le perturba plus encore que ses griffes et ses crocs. Ce regard. De grands yeux, presque humains, avec des pupilles verticales comme celles d'un félin, le transpercèrent. Ce regard ne le voyait pas seulement comme une proie, ni comme un ennemi. Et cela l'effraya plus que n'importe quelle vision.

Haletant, blessé, presque sans force, il attendit la seconde attaque. Le cri secoua à nouveau les murs et, cette fois, les griffes et les dents s'enfoncèrent dans sa chair. La douleur était insupportable. Les blessures étaient profondes et il se mit à saigner comme jamais auparavant. Il rassembla ses forces et parvint à brandir la torche. Dans un ultime effort, il l'approcha du cou emplumé de la créature. Il ne cherchait pas à la tuer, mais à l'obliger à reculer. Le feu toucha ses plumes et le hurlement qui résonna ébranla toute la pyramide.

Il profita de cet instant et dans un élan désespéré, chargea contre elle. Tous deux traversèrent un mur fragile qui s'écroula vers l'extérieur. Il pensa que la créature aurait l'avantage à l'air libre, mais il sous-estima la résistance de la pyramide. Ils tombèrent ensemble dans la profondeur du lac, mêlés dans un combat sauvage. Il ne pouvait pas lui permettre de prendre son envol car il savait que ce serait sa fin.

La lutte continua dans la pénombre de l'eau. La créature essaya de s'envoler, mais le chasseur s'agrippa de toutes ses forces à ses ailes, l'empêchant de s'échapper. Les deux combattants étaient engagés dans un affrontement brutal, désespéré, qui semblait ne jamais finir. Finalement, la volonté de l'homme s'imposa. Épuisé, ensanglanté, il réussit à ligoter la créature avec les cordes qu'il

portait toujours sur lui. Elles étaient plus précieuses que la nourriture ou l'eau, car il y avait toujours quelque chose à chasser, mais pas toujours de quoi attraper. Il ne faisait aucun doute que d'avoir déplacé la confrontation dans l'eau avait joué en sa faveur ; la créature ne se sentait pas à l'aise hors de son terrain.

Une fois attachée, le chasseur s'efforça de s'assurer que la bête ne s'échapperait pas. Il avait sacrifié tout son équipement et mis sa survie en jeu pour s'assurer de pouvoir capturer la créature avec des cordes et des chaînes. Une fois l'exploit accompli, il sécurisa les liens et la laissa sur la rive du lac pendant qu'il reprenait son souffle. Là, enchaînée par les ailes, les griffes et le cou, la bête l'observa en silence. Ses yeux ne montraient plus de faim ni d'instinct, mais quelque chose de plus sombre : une rancune profonde, une haine que le chasseur n'avait jamais vue chez aucune créature. Comme il l'avait prévu, il l'emmènerait au port de Cadix comme trophée pour le nouveau monde.

Les mois passèrent tandis que la malheureuse créature voyageait à bord d'un navire qui traversait l'océan. Le chasseur la maintenait enchaînée avec de lourds fers, sans lui donner la moindre chance de s'échapper. Les marins l'évitaient ; la peur s'était emparée d'eux. Ils disaient que les nuits, bien qu'immobile, ses yeux brillaient comme une sinistre lumière jaune dans l'obscurité et plus d'un assurait l'avoir entendue geindre dans sa cage. Ils la nourrissaient avec des restes et des morceaux de viande, jetés maladroitement, craignant de s'approcher trop près. L'observer dévorer les morceaux était un spectacle qui glaçait le sang.

La Harpie attendait. Ses yeux, chargés d'humanité et de rancune, ne quittaient pas les marins. Elle les étudiait, comme on analyse un plateau de jeu, attendant le moment propice pour agir. Mais ce moment n'arriva jamais en mer.

Enfin, après des semaines d'incertitude, le navire accosta au port de Cadix. La nouvelle de son arrivée s'était propagée dans toute la ville et une foule s'était rassemblé sur le quai. Personne ne voulait manquer le spectacle. Des nobles curieux aux mendiants avides, des enfants excités aux vieillards qui se signaient et murmuraient des prières, tous attendaient de la voir.

Au port, une cage en fer forgé attendait, décorée comme un char de cirque avec des roues robustes et des chaînes renforcées. Six chevaux étaient attelés pour tirer l'énorme poids. Des affiches pendaient aux murs de la ville, annonçant en grandes lettres l'arrivée de la bête. Les enfants criaient son nom, courant dans les rues :

- La Harpie d'au-delà des mers !

L'attente était si grande que de nombreuses boutiques fermèrent leurs portes et les rues se remplirent de curieux. Lorsque la créature fut transférée dans sa cage, les chaînes qui l'attachaient à de grands blocs de pierre empêchèrent toute tentative de fuite. Son calme, cependant, était plus inquiétant qu'une éventuelle résistance. Les marins murmuraient que cette passivité était le présage de quelque chose de pire.

Le défilé commença et la Harpie parcourut les rues, entourée de gardiens armés. Les gens l'observaient avec stupéfaction, avec peur et fascination. Mais la peur initiale se transforma

rapidement en mépris : en la voyant enchaînée, enfermée derrière des barreaux, elle cessa de leur paraître une menace et commença à leur sembler un simple spectacle.

Dans la foule, une jeune femme l'observait avec d'autres yeux. Il n'y avait chez elle ni curiosité morbide ni peur, mais de la compassion. En croisant leurs regards, elle sentit un frisson parcourir son âme. Ces yeux n'étaient pas ceux d'un monstre : c'étaient ceux d'un être piégé, condamné. La Harpie, enchaînée, ne la quitta pas du regard et la jeune femme fut marquée par cette expression. Lorsque le char s'éloigna, elle resta debout, immobile, le cœur agité. Cette nuit-là, les yeux de la créature ne la laissèrent pas dormir en paix. La Harpie fut emmenée dans un entrepôt sombre où elle fut enfermée sous stricte surveillance. Elle y resta tranquille, observant en silence, comme si elle attendait quelque chose, peut-être le moment opportun pour réaliser le coup qu'elle avait planifié.

La même nuit, la jeune femme, incapable de lutter face à son inquiétude, se glissa hors de sa maison vers l'entrepôt. Les gardiens négligents, avaient laissé la porte mal fermée. Peut-être étaient-ils partis faire un tour, laissant l'entrepôt sans surveillance de manière irresponsable ? La jeune femme y entra et trouva la créature. Immobile, enchaînée, dans la pénombre. Son regard la captura à nouveau.

D'un geste tremblant, elle tendit la main et effleura les plumes de son cou. Elles étaient chaudes, douces comme un manteau vivant. La Harpie ne montra aucune hostilité et la jeune femme, vaincue par la compassion, chercha jusqu'à trouver un trousseau de clés oublié. De ses mains tout aussi tremblantes, elle ouvrit la

cage et commença à ouvrir les chaînes, une par une. La créature l'observait, sans la quitter des yeux.

Elle ne montrait aucune hostilité, pas un grognement, pas un geste menaçant. Elle semblait être devenue extrêmement douce face à une telle situation.

C'est alors qu'un garde revint. Ses yeux s'écarquillèrent en voyant la scène et il courut vers elle en criant et en l'avertissant. Mais il était déjà trop tard.

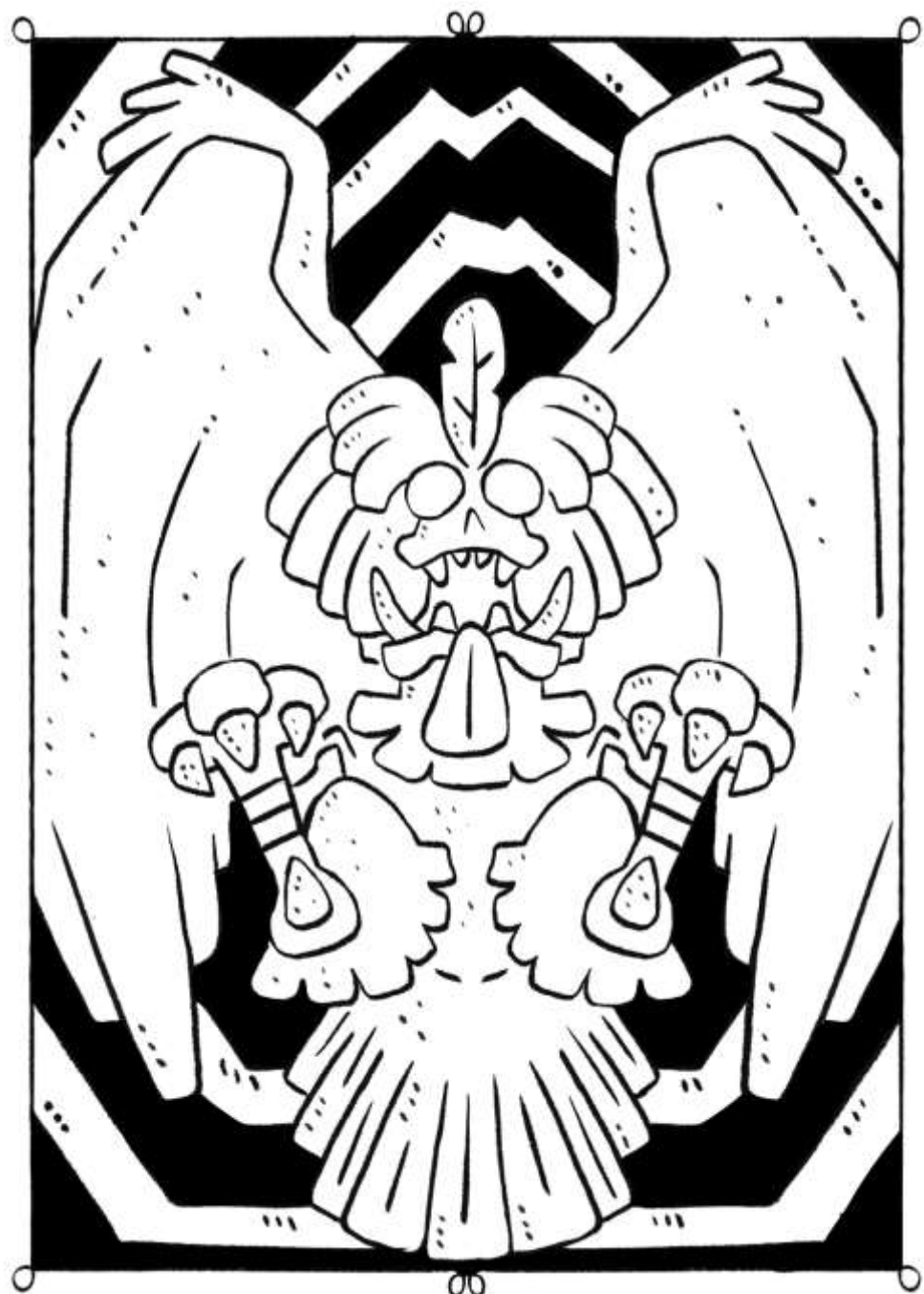
Dès que le dernier maillon de la chaîne céda, un cri déchirant ébranla les murs. La Harpie, enfin libre, déploya ses ailes et se dressa dans toute sa magnificence. La jeune femme, terrifiée, comprit son erreur lorsqu'elle vit ces yeux humains se plisser jusqu'à devenir félins. Il ne restait plus rien du regard humain et compatissant qu'elle avait vu quelques secondes auparavant.

La faim parla en premier. Personne ne survécut cette nuit-là dans l'entrepôt. Ni la jeune femme pieuse, ni le garde qui tenta de l'arrêter. Il ne resta que des traces de sang et des plumes dispersées sur le sol.

Après s'être rassasiée, la Harpie prit son envol et se posa au sommet de la Cathédrale. De là, elle contempla la ville étendue sous la pénombre, sa nouvelle jungle de pierre et de brique.

Et l'on raconte que, par les nuits sombres, lorsque quelqu'un se perd dans les ruelles de Cadix, un cri épouvantable descend des hauteurs. Une ombre ailée rôde depuis la Cathédrale.

On l'appelle la Harpie de Cadix.



LE DRAGON D'ARCOS

On raconte qu'il y a de nombreux siècles, à l'époque où Al-Andalus étendait sa splendeur sur la péninsule, la ville d'Arcos de la Frontera (appelée alors Arkos) avait pour emblème un étendard unique. Sur celui-ci se dressait la figure d'un dragon doré, imposant et majestueux, symbole de force et de protection.

Pour les habitants d'Arkos, ce dragon n'était pas un simple ornement, ni une image sans vie brodée sur un tissu. C'était la représentation du plus grand espoir de la ville. Ils disaient que, des centaines d'années auparavant, le dragon avait été amené de terres lointaines, emportant avec lui un pouvoir incommensurable et que depuis, il reposait caché au cœur de la montagne d'Arkos, endormi et patient, attendant le moment où il devrait se réveiller.

Ce pouvoir mystique avait été confié à une lignée de sorciers qui, génération après génération, juraient de protéger le sommeil du dragon. Leur tâche n'était autre que d'assurer sa surveillance, de le préserver et le jour venu, de l'invoquer. Leur magie ne pouvait être utilisée pour des caprices mondains, mais seulement dans les instants de danger extrême. Ces gardiens vivaient sous le poids d'un serment impliquant un engagement et une loyauté sans limite.

À l'époque de cette histoire, le pouvoir avait été transmis à deux jeunes frères et sœurs, placés et instruits sous la tutelle d'un vieux

maître ; un sage qui les considéra dignes de porter ce fardeau. La sœur aînée possédait un tempérament constant et un esprit aussi affûté que l'acier. Depuis l'enfance, elle avait été préparée à hériter du titre de gardienne et elle s'était consacrée tout entière à l'étude de la magie, de la science et de l'histoire, convaincue que le véritable fondement de la sorcellerie résidait dans la connaissance. Pendant des années, elle porta seule cette charge, jusqu'à la naissance de son frère.

Le frère cadet était différent. Un tourbillon d'émotions et de passions l'habitait. Élevé comme un benjamin, il reçut l'affection et l'attention qu'on n'avait jamais accordées à sa sœur. Lorsqu'on découvrit qu'il avait lui aussi un don pour le mystique et les qualités pour être un gardien, son destin fut uni à celui de sa sœur. Ensemble, ils partagèrent l'héritage, mais tandis que la sœur acceptait la charge avec discipline, le jeune homme montrait un enthousiasme débordant, une soif de grandir et de maîtriser ses capacités qui lui faisait parfois oublier l'énorme responsabilité qui pesait sur eux. Elle le voyait comme un devoir, lui comme des outils à sa disposition.

Sous le regard attentif de leur maître, les deux frères et sœurs apprirent des sortilèges et des secrets qui les transformaient en puissants sorciers. Cependant, il ne leur était pas permis de franchir certaines limites.

Avec le temps, ils parvinrent à dominer presque tous les secrets qu'ils devaient connaître, sauf ceux réservés uniquement à leur maître. Le jeune homme sentait qu'une force immense brûlait en lui, une explosion de potentiel et de capacités latentes qui ne trouvait pas d'issue. Il se convainquit que le dragon lui refusait

l'accès au véritable pouvoir. Plus son maître et sa sœur le lui refusaient, plus sa frustration grandissait. Son ambition devint évidente et la crainte de son entourage augmenta. Sa sœur et son maître remarquèrent cette ambition incontrôlée et eurent peur pour lui.

Lors d'une nuit aussi sombre qu'il n'y en avait pas eu depuis des années, alors que la ville dormait et que sa sœur et son maître étaient absents, le jeune homme céda à la tentation. Il déroba des livres et des parchemins interdits qui n'étaient pas destinés aux apprentis. Il les serra avec avidité, désireux d'étudier leurs secrets malgré les avertissements et les interdictions. Ses études portèrent leurs fruits. En une seule nuit, il réussit à déchiffrer des symboles qui cachaient un grand secret à l'intérieur de la forteresse de la ville. Sans y penser à deux fois, le jeune homme descendit dans les passages les plus sombres de la forteresse. Là, il découvrit les symboles cachés dans les différents couloirs et passages oubliés. Guidé par ce qu'il avait appris, il parvint à atteindre une grande salle secrète qui était restée cachée, où s'élevait une porte colossale en pierre. Au-dessus d'elle brillait, sculptée en or et usée par les siècles, la silhouette reconnaissable du dragon. Un symbole similaire à celui des étendards de la ville précédait la grande porte. Taillé en doré et vert.

Le cœur battant, il tenta de l'ouvrir. Il essaya des sortilèges, des incantations, des lamentations et des cris, mais rien ne céda. Des heures entières passèrent devant cette barrière, jusqu'à ce que la frustration le consume de l'intérieur. Le pouvoir qu'il convoitait tant était à un pas et pourtant il lui était interdit.

Les jours suivants, son esprit se brisa. Sa sœur le vit changer : le jeune homme rieur devint maussade, hautain, arrogant. L'ambition dévorait peu à peu son humanité et aucun conseil ne parvint à l'arrêter. Jusqu'à ce qu'un jour, il quitte Arkos à la recherche de réponses.

Il erra à travers le monde pendant des années, obsédé. Il fouilla des temples en ruines, pilla des bibliothèques interdites, chercha des tablettes oubliées depuis des millénaires. Finalement, après avoir voyagé dans d'innombrables pays et royaumes, il trouva enfin ce qu'il désirait dans un sanctuaire lointain : des tablettes antiques, si vieilles qu'elles ressemblaient à de la poussière de sable. Elles contenaient des secrets qui ne devaient jamais être révélés. Le jeune homme ignora avertissements et malédictions, et s'y plongea jusqu'à s'y perdre.

Les voix de ces pierres le réclamèrent. Il étudia sans relâche, sans dormir, sans manger, dévoré par l'obsession. Les chuchotements se transformèrent en cris dans son esprit, et le modelèrent jusqu'à ce qu'il ne soit plus lui-même. L'ombre avait pris racine dans son âme.

Pendant ce temps, à Arkos, la sœur perdit son maître. Elle hérita de la responsabilité d'instruire les nouveaux apprentis et de leur enseigner tout ce qu'elle avait appris. De temps en temps, elle regardait par les grandes fenêtres de la forteresse, souhaitant que son frère revienne auprès d'elle. La vie à Arkos était tranquille et paisible, ce qu'elle ne soupçonnait pas, c'est que cette paix merveilleuse serait de courte durée.

Une nuit, son frère revint. Elle l'accueillit avec des larmes de joie, mais cette joie se transforma rapidement en horreur. Ce n'était plus le même... son visage était durci, sa voix était froide et ses yeux, sombres. Il ne restait que l'ambition, que des ombres.

La ville ressentit sa présence comme un funeste présage. Le jeune sorcier, enflammé par l'énergie qui émanait de la montagne, invoqua le pouvoir obscur qu'il avait cultivé. Son corps se transforma lentement. Sa peau devint des écailles, ses bras des ailes reptiliennes, son visage un museau de serpent. Le sorcier s'était transformé en une gigantesque créature serpentine de la taille d'une forteresse. Il rugit de fureur et lança des flammes qui brûlèrent les rues d'Arkos.

La sorcière le contempla, l'âme brisée. Elle avait perdu son frère, dévoré par son ambition. Mais il n'y eut pas de temps pour les larmes. Elle inspira profondément et endurcit son âme autant qu'elle put. Elle savait ce qu'elle devait faire, elle savait que toute sa vie l'avait préparée à cet instant.

Elle s'enfuit à travers le feu et les ruines, descendant jusqu'à la chambre secrète où la porte du dragon attendait. Elle ne cherchait pas le pouvoir pour elle-même, mais de l'aide. Elle entonna des prières, conjura des sorts anciens et implora le don du dragon légendaire.

Après une minute de silence éternelle, une flambée de feu l'enveloppa soudainement. Son corps brûlait comme une torche, mais les flammes ne la blessaient pas. Elle comprit que le dragon était en train de la juger. Et qu'elle était digne.

La lourde porte s'ouvrit lentement et de l'obscurité intérieure, un œil démesuré la fixa.

Alors la montagne trembla.

Des profondeurs émergea un colossal dragon doré, gigantesque, qui éclipsait les étoiles par sa taille. Sa gueule était large, sa crinière rappelait celle d'un lion et une majestueuse ramure le couronnait. Son corps resplendissait de teintes dorées et vertes, illuminant la ville entière. Les gens qui fuyaient à travers les flammes s'arrêtèrent en le voyant. Ils reconnurent instantanément le dragon protecteur qui représentait leur ville.

Les habitants terrifiés d'Arkos retrouvèrent l'espoir en contemplant ses yeux remplis de calme et de vertu. Y compris la sorcière qui, à la vitesse de l'éclair, avait émergé de l'ombre de la forteresse vers l'extérieur. Le dragon transmettait la sérénité, la même sérénité dont ils avaient besoin pour résister. Mais chez la sombre créature serpentine, la réaction fut tout autre. Elle se montra très méfiante du pouvoir de ce dragon. Elle l'avait tant convoité pendant des décennies, et maintenant il était devant elle.

Les deux colosses s'affrontèrent. Le dragon doré lança son souffle de feu pur contre le serpent, dont les ombres tentèrent de résister. Le choc illumina la nuit comme si le soleil était tombé sur Arkos. Mais il n'y avait aucune comparaison possible, le pouvoir du dragon doré était incommensurable. Peu à peu, les flammes dorées consumèrent la bête, qui rugit avec le dernier gémissement du sorcier perdu. L'âme du jeune homme et sa forme monstrueuse se dissipèrent en cendres.

Le dragon, épuisé après la bataille, descendit lentement et s'allongea près de la ville. La sorcière l'accompagna, entonnant d'anciens sortilèges pour qu'il puisse se reposer. Peu à peu, le corps colossal se confondit avec la pierre, devenant la montagne elle-même.

Depuis lors, les anciens d'Arcos racontent que le dragon dort sous la roche, invisible mais présent, attendant le jour où la ville aura de nouveau besoin de lui. La montagne n'est pas seulement de la pierre, elle est un gardien, un emblème, une légende vivante qui repose pour les protéger de nouveaux dangers.



LA SIERRA DE L'ALICANTE

Par un après-midi chaud d'été, un groupe d'amis d'enfance décida de s'aventurer à la campagne. Plus précisément, ils décidèrent de faire une longue et relaxante promenade jusqu'à la Sierra de Cadix. Ils voulaient respirer l'air frais et explorer au-delà des limites qu'ils atteignaient habituellement. La journée se déroulait entre blagues, rires et commentaires sur la distance qu'ils parcouraient, jusqu'à ce que l'un d'eux, le plus prudent et silencieux, élève la voix pour les avertir.

— Nous ne devrions pas nous éloigner autant — dit-il d'un ton grave, qui contrastait avec l'insouciance du groupe. — Il y a des rumeurs de créatures qui habitent ces lieux, de gens qui entrent dans la sierra et ne reviennent jamais.

Ses paroles furent accueillies par des rires et des moqueries. Les autres insistèrent sur le fait qu'il s'inquiétait trop, que c'étaient des contes de vieilles femmes et qu'il y avait une rivière avec une belle cascade juste là qui valait bien la marche. Ils encouragèrent le garçon à les suivre, et la grande joie du groupe éteignit rapidement l'écho de ses craintes.

La promenade s'avérait aussi sauvage que relaxante. Étant des gens humbles qui vivaient et travaillaient dans le petit village, ils n'avaient pas eu beaucoup d'occasions de se reposer, de voyager ou d'explorer. Le groupe d'amis brûlait d'envie de découvrir de nouveaux horizons et de trouver de nouvelles frontières. Ils

savaient qu'une petite sortie à la campagne qui entourait leur petit village n'était pas la grande aventure que le groupe attendait, mais au moins cela pouvait satisfaire cette soif d'aventure. Une petite et idyllique promenade dans la Sierra de Cadix ne pouvait leur causer aucun risque.

À mi-chemin, un des jeunes s'arrêta pour se reposer. Les autres, pleins d'entrain, continuèrent. Ils ne remarquèrent pas l'absence de leur ami, qui avait toujours tendance à traîner un peu. Le jeune homme, fatigué et un peu affamé par toute la matinée de marche, s'assit sur un rocher, ouvrit sa vieille sacoche usée et mordilla un morceau de pain qu'il avait apporté. Pendant qu'il savourait son humble repas, il sentit quelque chose bouger dans les buissons, un léger craquement, un froissement à peine audible. Il leva les yeux mais ne vit rien. Il se convainquit que c'était une illusion, un simple animal de la forêt, peut-être un renard ou un loup. Il se leva rapidement et tenta de rattraper ses compagnons.

Tout en marchant, il ne pouvait s'empêcher de sentir que quelqu'un, ou quelque chose, l'observait. Un froid glacial lui parcourut le dos et ses pas devinrent maladroits, pressés. La peur le fit courir, mais dans son désespoir, il trébucha et roula sur une petite pente. En se relevant, il entendit un sifflement derrière lui, un son rauque qui glaçait le sang. Il tourna la tête, mais n'eut pas le temps de réagir. Un cri étouffé se perdit dans les arbres et le silence de la forêt dévora sa trace. Seuls restèrent au sol les restes de sa nourriture, éparpillés comme des témoins muets de sa disparition.

Pendant ce temps, les autres amis continuaient leur chemin, inconscients du sort de leur pauvre compagnon. La joie ne cessait pas et entre rires, l'un d'eux, accompagné d'une jeune femme qu'il avait invitée, s'écarta à la recherche d'intimité. Tous deux s'appuyèrent contre un tronc robuste, avec l'intention de s'isoler des regards de leurs amis, mais ils remarquèrent bientôt quelque chose d'étrange. Ce tronc robuste n'avait pas la rugosité typique de l'écorce d'un arbre, mais était mou et couvert d'un poil rêche, semblable au pelage d'un animal. Confus, ils parcoururent la surface de la main et horrifiés, se rendirent compte que ce tronc commençait à bouger, lentement, comme s'il se réveillait d'un long sommeil. Le sol trembla sous leurs pieds. Ils reculèrent, paralysés, et lorsqu'ils voulurent réagir, un son guttural les enveloppa. Un sifflement sinistre suivi d'un silence mortel, marqua l'instant où ils s'évanouirent dans la forêt, avalés par quelque chose qu'ils n'auraient jamais dû réveiller.

Finalement, le reste du groupe arriva à la cascade. L'eau tombait avec force, formant un lieu magnifique et apparemment tranquille. Ils rirent, se déchaussèrent et certains commencèrent à se baigner. Seul le garçon prudent restait sérieux, inquiet, incapable de profiter. Leurs compagnons n'étaient toujours pas revenus et l'absence commençait à lui peser. Il avertit le reste de ses amis, qui s'amusaient joyeusement dans la petite rivière, mais ils ignorèrent ses avertissements. Il décida alors de s'écarter et d'explorer les environs.

Non loin de là, il trouva l'entrée d'une grotte. Large, bien que peu profonde, elle semblait abandonnée, mais il la parcourut avec prudence, sentant que quelque chose à l'intérieur l'appelait. L'air

sentait l'humidité et la terre remuée. Au bout du chemin, il trouva quelque chose de très étrange auquel il ne se serait jamais attendu. Des tas de branches et de terre autour d'énormes œufs, d'une taille disproportionnée, protégés par des plumes et des touffes d'un pelage étrange. C'était sans aucun doute le plus grand nid qu'il ait jamais vu. Le garçon frissonna. Il n'avait jamais vu rien de pareil. Il comprit qu'il ne devait pas être là, que le mieux était de retourner immédiatement. Et il commença sa fuite vers ses compagnons.

En revenant à la rivière, l'horreur le frappa de plein fouet. À la belle cascade où il avait laissé ses amis, il n'y avait personne. Le murmure de l'eau était la seule chose qui emplissait les lieux. Il appela ses amis à grands cris, chercha parmi les rochers, parcourut les sentiers proches, mais la réponse fut toujours le silence. La peur l'enveloppa et une amère certitude le traversa sans aucun doute. Quelque chose leur était arrivé. Quelque chose de terrible.

Ses doutes se dissipèrent lorsque les broussailles devant lui s'agitèrent très lentement. De l'épaisseur émergea une créature gigantesque. Un serpent colossal, dont la peau était recouverte d'un étrange pelage brun qui tombait en forme de crinière. Sa gueule s'ouvrait et se fermait dans un sifflement constant et une odeur fétide s'en échappait. Ses yeux étaient blancs, apparemment aveugles, mais la langue fourchue qui ne cessait de bouger dans l'air, trahissait qu'elle pouvait le sentir, qu'elle savait exactement où il était.

Le garçon eut à peine un instant pour réagir. La bête se lança contre lui avec une fureur démesurée et dans cette seconde d'horreur, la seule chose qui traversa son esprit fut la voix de sa mère, répétant ce dicton qui lui avait toujours paru être un simple proverbe populaire :

— Si la vipère voyait et l'orvet entendait, nul homme aux champs ne s'aventurerait.

L'écho de ces mots s'éteignit dans son esprit lorsque la créature le dévora en une seule bouchée, laissant la forêt dans le même silence inquiétant avec lequel la journée avait commencé.



L'HOMME-POISSON DE LIÉRGANES

Aux confins du royaume, presque au dernier soupir du nord, se dresse un village aussi beau qu'humble, le village de Liérganes. Là, entre montagnes vertes et eaux cristallines, vivait un jeune homme simple, fils d'une mère travailleuse et frère d'une famille nombreuse. La vie dans ce coin s'écoulait paisiblement, rythmée par le son des cloches, les tâches des champs et les jeux au bord de la rivière.

Le jeune homme, curieux et joyeux, profitait de chaque jour avec ses amis et ses proches. Un après-midi d'été, avec une chaleur plus forte que d'habitude, il fut invité à se baigner dans la rivière pour se rafraîchir et oublier les lourdes charges du travail. Ses devoirs étaient déjà accomplis et il n'hésita pas à courir vers cet endroit qu'il aimait tant. Les rires résonnèrent pendant des heures. Ils nagèrent, barbotèrent et se poursuivirent dans les courants, profitant de la vie comme seuls les jeunes savent le faire. Lorsque le soleil commença à se cacher, les amis se dirent au revoir un par un, rentrant chez eux. Le jeune homme, cependant, décida de rester un peu plus longtemps. L'eau était pour lui un refuge et il s'y sentait en paix comme nulle part ailleurs. Il s'assit sur la rive, observant les poissons qui nageaient tranquillement sous la surface, reflétant sur leurs écailles le rouge du coucher de soleil. C'est alors que cela se produisit. L'eau, si sereine jusqu'à cet instant, commença à se troubler. Le reflet du jeune homme se déforma et à sa place, apparut un visage étrange. Semblable au sien, mais sombre, sinistre, comme une grimace

moqueuse de sa propre image. Il voulut détourner le regard, mais quelque chose le retenait, comme si la rivière le réclamait. Ses yeux restèrent piégés et une force invisible l'attira vers l'avant jusqu'à ce que, sans s'en rendre compte, il glisse et tombe au fond de la rivière.

La peur le poussa à ramer de toutes ses forces, cherchant la surface. Mais quelque chose d'étrange se produisait : ses bras bougeaient avec une puissance inconnue, ses jambes se transformaient et sa peau, autrefois douce, se couvrait d'écailles bleuâtres et verdâtres. Ses mains devinrent palmées, ses pieds s'unirent en une puissante queue. Lorsqu'il ouvrit les yeux sous l'eau, il découvrit qu'il voyait avec une clarté étonnante, sans brûlure, sans douleur, comme s'il était né pour cela. Ce qui parvint sans aucun doute à le surprendre vraiment fut qu'en cherchant désespérément de l'air, il remarqua qu'il pouvait respirer. Des branchies fraîchement ouvertes sur son cou lui permettaient de vivre sous l'eau comme n'importe quel poisson de la rivière. La panique se transforma rapidement en émerveillement et l'émerveillement en joie. Le jeune homme qui avait toujours aimé l'eau de cette rivière et y passait des heures et des heures, découvrait maintenant qu'elle lui appartenait. Il agita sa nouvelle queue et nagea en amont, glissant avec une légèreté inconnue. Le temps devint flou. Des heures, peut-être des jours, à parcourir des courants, traverser des rivières, explorer des lieux cachés sous la surface. Il découvrit des créatures étranges, des poissons qu'il n'avait jamais vus, des cavernes remplies d'algues qui se balançaient comme des forêts submergées, des secrets qui lui étaient inconnus. Il sentait qu'il avait trouvé son véritable foyer.

Plus d'une fois, il pensa à sa famille et à ses amis. Ils lui manquaient, il imaginait revenir pour leur raconter son secret, il rêvait même qu'ils puissent le rejoindre dans ce monde submergé. Mais il comprit vite qu'il ne savait plus comment rentrer. La rivière l'avait emmené si loin, par des chemins cachés et des courants inconnus, que le sentier vers Liérganes s'était effacé de son esprit. Il le regretta brièvement bien qu'il l'accepta rapidement : la liberté de l'eau était un cadeau impossible à abandonner. Les années passèrent. Le jeune homme, devenu créature fluviale, parcourut rivières et lacs, voyagea du nord au sud, glissant toujours avec une furtivité prudente. Mais à l'extrême sud du royaume, quelque chose se produisit. Un courant inattendu l'entraîna sans contrôle, le secouant d'un côté à l'autre. Il perdit sa force, perdit son cap et finalement, perdit connaissance.

Il se réveilla quelques jours plus tard sur une plage chaude et lumineuse, très loin de chez lui. Il se trouvait sur les côtes de la ville de Cadix. Là, il fut trouvé par un moine qui le voyant sans défense, le recueillit et prit soin de lui. Le jeune homme pouvait à peine parler et de ses lèvres ne sortait qu'un mot, répété encore et encore avec une insistance presque douloureuse :

— Liérganes..., Liérganes...

Ému, le moine le nourrit, le vêtit et chercha l'aide de médecins et de sages, mais aucun ne trouva de remède ni d'explication. Sa peau, peu à peu, commença à perdre ses écailles, ses mains et ses pieds retrouvèrent forme humaine, ses yeux, auparavant si étranges, redevinrent normaux. Cependant, il était incapable de former la moindre phrase.

Un seul mot sortait de sa bouche :

— Liérganes...

Touché, le moine décida d'entreprendre avec lui le voyage vers ce lieu qu'il répétait tant. Des mois de trajet les menèrent enfin au nord, de retour au village qui l'avait vu naître. Et là, comme poussé par un sentiment instinctif, le jeune homme courut jusqu'à sa maison. La scène fut faite de joie et de confusion. Sa famille l'embrassa en pleurs, le croyant mort depuis des années. Le village entier célébra son retour avec fêtes et allégresse. Le fils perdu, l'ami disparu dans les eaux de la rivière, était revenu.

Mais quelque chose en lui n'était plus pareil. Bien que son corps semblât humain, sa voix avait disparu pour toujours. Aucune parole, à part ce nom, ne revint jamais sur ses lèvres. Il vivait avec sa famille, aidait aux tâches, se promenait dans les rues, mais son silence était profond, comme celui des courants qui l'avaient réclamé il y a quelque temps. Et, pourtant, de temps en temps, il retournait à la même rivière où tout avait commencé. Là, il s'asseyait, regardait le courant et se perdait dans ses souvenirs. Il se souvenait des forêts d'algues, des créatures du fond, de la sensation de nager sans fin. Il savait que sa véritable nature était toujours là, sous la surface. Un après-midi, incapable de résister davantage à l'appel, le jeune homme fit un pas en avant et se jeta dans la rivière, y disparaissant.

Depuis lors, à Liérganes, on raconte encore l'histoire de l'Homme-Poisson, le jeune homme qui un jour s'est immergé dans la rivière et a trouvé dans ses profondeurs un destin différent de celui des hommes de la terre.



LA MAISON DES MIROIRS

L'histoire de la Maison des Miroirs est aussi sinistre qu'énigmatique, et encore aujourd'hui, dans les ruelles de Cadix, on murmure sa légende à voix basse, comme si l'on craignait de réveiller les ombres qui habitent toujours ses murs.

Il y a de nombreuses années, vivait dans cette ville un riche marchand, un homme qui avait réussi à amasser une fortune en voyageant constamment entre des terres lointaines. Ses routes le menaient à travers la Méditerranée, le long des côtes d'Afrique du Nord et surtout, vers le Nouveau Monde où il échangeait épices, tissus et objets exotiques avec les marchands d'outre-mer. Avec le temps, il fit construire une grande et luxueuse maison, une demeure remplie de pièces spacieuses et d'ornements venus de partout dans le monde.

Mais son plus grand trésor n'était ni l'or ni les marchandises. C'était sa fille.

Le marchand et son épouse eurent une petite fille qu'il aima plus que sa propre vie. C'était une petite fille joyeuse, pleine d'innocence, de bonté et de douceur. Le père l'adorait avec une dévotion absolue et à chacun de ses voyages, il lui rapportait un cadeau spécial : un miroir.

La fillette devint obsédée par eux. Elle passait ses journées à jouer devant ces objets, riant de son reflet, inventant des jeux, imaginant des mondes à l'intérieur du verre. Bientôt, la maison

entière fut remplie de miroirs de toutes formes et de toutes tailles. Chacun venait d'un coin différent du monde et chacun était un symbole de l'amour de son père.

Le marchand s'enorgueillait de sa petite fille dès qu'il le pouvait. Parler avec lui signifiait entendre avec fierté l'amour qu'il ressentait pour sa petite fille. Partenaires, parents, amis et connaissances savaient que sa fille était ce qu'il chérissait le plus au monde.

Ce fut précisément cet amour qui marqua le début de la tragédie.

Avec les années, la mère de la fillette commença à se sentir délaissée. La jalousie s'enfonça dans son cœur comme un poison venimeux. Pendant longtemps, elle avait été le centre d'attention de son mari, la destinataire de ses cadeaux et de ses paroles tendres. Maintenant, tout cela semblait avoir changé. Bien que le marchand l'aimât sincèrement, la grande affection qu'il portait à sa fille déclencha chez la femme une envie sombre et croissante.

Au début, elle tenta d'étouffer ces sentiments. Elle aimait toujours sa fille et pendant les premières années, elle prit plaisir à s'en occuper. Mais l'idée d'être reléguée, de partager ce qui était autrefois uniquement à elle, commença à la ronger. La joie de la fillette, ses espiègleries, les cadeaux de son père. Tout cela, elle l'interprétait comme un rappel qu'elle n'était plus la seule à occuper le cœur de son époux.

Finalement, la jalousie vainquit l'amour.

Une nuit, profitant du fait que le marchand était parti pour un autre de ses voyages, la femme mit sa vengeance à exécution. Elle prépara le dîner comme d'habitude, servit le plat préféré de sa fille et dans un instant de sombre faiblesse, versa dans celui-ci un sinistre poison qu'elle avait obtenu de sources peu fiables.

Elle hésita un instant. Sa main trembla en tenant le pot du sinistre poison devant l'assiette, mais l'envie qui la dominait fut plus forte que tout doute.

La fillette dîna avec reconnaissance, sourit comme chaque soir, puis fut conduite au lit où sa mère l'enveloppa pour la dernière fois. Elles échangèrent un dernier regard ; une sincère larme de regret tomba de ses yeux et coula sur ses joues en contemplant la douce enfant.

Le lendemain matin, le visage tacheté de rousseur et joyeux de la fillette était froid, pâle, immobile. Elle semblait dormir dans un sommeil placide dont elle ne se réveillerait jamais. La mère la contempla sans larmes, sans aucun geste. Seulement le vide.

Lorsque le marchand revint quelques jours plus tard, chargé de cadeaux et de miroirs pour sa fille, il reçut la nouvelle dévastatrice. Son enfant était morte d'une maladie soudaine.

La douleur le détruisit. Dès lors, chaque fois qu'il revenait à la maison, il était un spectre silencieux. Il parlait à peine, mangeait à peine et évitait de regarder les miroirs qui remplissaient autrefois les couloirs de jeux et de rires.

Un matin pourtant, quelque chose changea.

L'homme se réveilla soudainement, comme appelé par une force invisible. Il parcourut la maison sombre et sinistre, guidé par une impulsion inexplicable, jusqu'à arriver à la chambre de sa fille, qui était restée intacte depuis le jour de sa mort. Là, entouré de dizaines de miroirs, il se laissa vaincre par la tristesse.

Et c'est alors qu'il la vit.

Dans l'un des miroirs, reflétée à côté de son image, elle était là. Sa fille. Il la reconnut instantanément, comme si le verre lui rendait la vie. Il se retourna immédiatement, mais il n'y avait personne à ses côtés. En reportant son regard vers le miroir, elle était à nouveau là. Son visage, son regard. La peur l'envahit, mais un étrange sentiment de bonheur surgit également en lui, car même si elle était morte et qu'il voyait peut-être un écho de sa réalité, sa fille était toujours là.

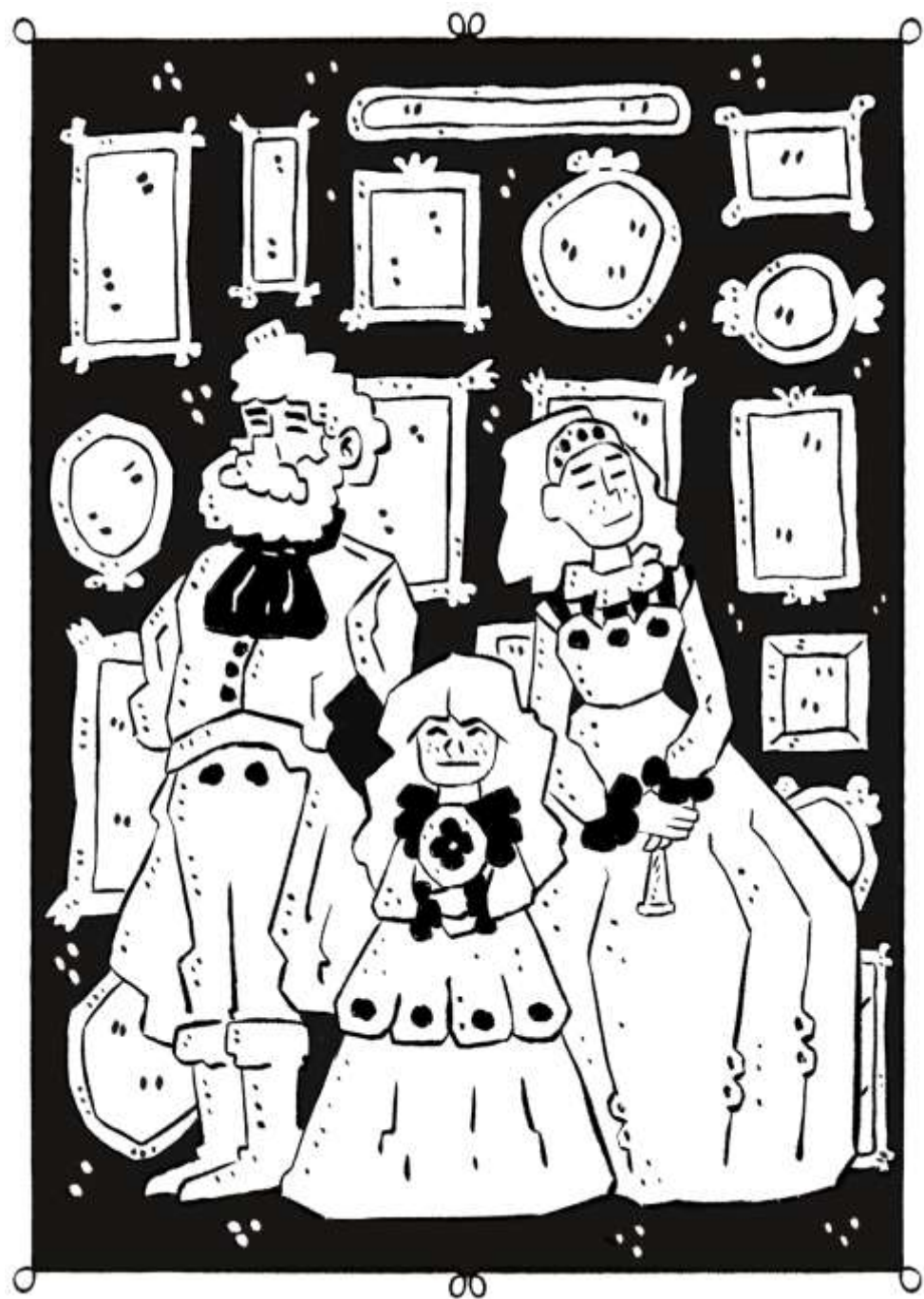
Le marchand pleura. Il s'approcha du miroir et lui parla, lui confessant à quel point elle lui manquait, à quel point il l'aimait. La figure réfléchie désigna une direction de la main, comme si elle voulait le guider. L'homme obéit, marchant dans la maison tandis que le reflet de la fillette lui apparaissait dans chaque miroir qu'il rencontrait. Chaque pas le menait plus près de la vérité.

Finalement, la figure le conduisit jusqu'à la chambre de son épouse qui dormait paisiblement. Le reflet de la fillette la désigna et à cet instant, le marchand comprit ce qu'il avait toujours soupçonné au plus profond de lui-même. Sa femme avait été la cause de la mort de sa fille.

Il réveilla sa femme en hurlant, exigeant des aveux. Elle nia encore et encore, désespérée, jusqu'à ce que, acculée, elle s'enfuie vers la chambre de la fillette et s'y enferme. L'homme frappait à la porte, réclamant justice, tandis qu'elle, en larmes, voyait l'image de sa fille pleurant apparaître dans tous les miroirs de la maison. Le poids du remords fut insupportable.

Dans un accès de folie, elle ouvrit la porte, confessa en sanglotant ce qu'elle avait fait et tomba à genoux. Le marchand, anéanti, s'effondra également, incapable de supporter cette vérité. La femme regardant une dernière fois les miroirs, contempla sa fille réfléchie dans chacun d'eux. Elle ne le supporta plus. Elle courut vers la fenêtre et en pleurant, se jeta dans le vide.

Après cette nuit, le marchand abandonna la maison et n'y revint jamais. Personne ne sut avec certitude ce qu'il était devenu. Certains disent qu'il quitta la ville de Cadix, incapable de supporter la douleur. La seule chose qui resta fut cette maison, qui fut dès lors connue sous le nom de La Maison des Miroirs, lieu maudit où dit-on, on peut encore voir le reflet d'une fillette innocente dans les miroirs qui subsistent après la tragédie.



LE ENJAULÉ DU RECOIN MAILLO

Nous nous attendons généralement à ce que les histoires mettent en scène des héros courageux, intelligents et audacieux. Celle-ci pourtant, ne parle pas d'un homme de cette trempe. Son protagoniste est un chevalier arrogant et prétentieux de Jerez qui se vantait autrefois d'être le meilleur épéiste du royaume. Son orgueil allait finir par sceller son funeste destin.

C'était un soldat vétéran de plusieurs guerres, riche et aisé, dont l'armure n'avait jamais reçu une seule égratignure. Personne ne sut jamais si c'était par sa compétence ou par sa couardise sur le champ de bataille, mais ce qui est certain, c'est qu'il se vantait sans relâche de ses prétendus exploits.

Une nuit comme les autres, le chevalier se trouvait dans sa taverne préférée, un endroit qu'il visitait quotidiennement. Il jouait aux cartes, buvait de la bière et de temps en temps, provoquait des bagarres avec quelque convive. Telle était sa vie et il l'aimait plus que tout.

Ce soir-là, il jouait et partageait des paris avec des hommes de très mauvaise réputation. Des heures s'écoulèrent entre rires, cris et toasts. Il parlait avec assurance du fait que la chance l'accompagnait et en effet, la fortune était de son côté. Pas totalement quand même, car cette veine était due à ses tricheries qu'il exécutait astucieusement toute la nuit. Il gagna plus d'argent que d'habitude, tant et si bien qu'il laissa les autres joueurs sans le sou. Les esprits s'échauffèrent, il y eut des voix, des insultes,

des menaces. Mais le chevalier calma la situation en les invitant à boire de la bière. En voyant tous l'épée et l'armure qu'il portait, ils acceptèrent la trêve car ils n'étaient pas si naïfs.

Ivre d'alcool et de victoire, le chevalier sortit de la taverne en titubant. Son armure résonnait dans les rues sombres, le cliquetis métallique se mêlant au silence de l'aube. C'est alors qu'une silhouette encapuchonnée, armée d'un poignard, lui barra le chemin. L'inconnu l'accusa d'être un tricheur et exigea qu'il paie ses dettes.

Le chevalier riant avec mépris, dégaina son épée. L'assaillant sortit sa propre arme pour accompagner le poignard qu'il brandissait et confiant dans son avantage, se jeta sur lui. Mais ce qu'il ignorait, c'est que cet arrogant fanfaron savait se défendre. Entre les querelles de taverne et les années d'expérience, il avait acquis une certaine habileté et il était encore plus dangereux lorsqu'il était ivre, car tout le monde avait tendance à le sous-estimer. D'un rapide mouvement de poignet, le chevalier porta plusieurs coups précis. L'assaillant tomba dans une flaque de son propre sang, sans même comprendre comment il avait été vaincu.

Le chevalier satisfait, sentit l'euphorie l'enivrer plus que la bière. Il se sentit invincible. D'une voix forte, il cria aux rues vides :

— Que celui qui ose m'affronter subisse le même sort ! Même le diable lui-même serait vaincu s'il osait apparaître !

Il fit tournoyer son épée dans les airs, se moquant de la nuit silencieuse. Il rangea son arme et s'apprêta à rentrer chez lui.

Mais en chemin vers sa demeure, sous une arche de pierre, une figure sombre apparut devant lui. Il ne distinguait pas bien sa silhouette, mais elle irradiait une présence sinistre. Le chevalier le prit pour un nouveau défi et dégaina à nouveau son épée, avec l'orgueil qui l'accompagnait toujours.

Alors il la vit. Deux yeux brillants émergèrent de la pénombre. À cet instant, le chevalier ressentit une peur qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant. Sa main trembla tandis qu'il dégainait son épée et pointait cette figure dans la pénombre. Alors qu'il s'apprêtait à surmonter la terreur et à affronter la figure encapuchonnée, une douleur lancinante lui traversa le bras et il laissa tomber son épée. Il regarda autour de lui à la recherche d'archers ou de signes d'une embuscade, mais il n'y avait personne. Le silence était absolu, les rues étaient vides. La blessure saignait et la panique le dévorait.

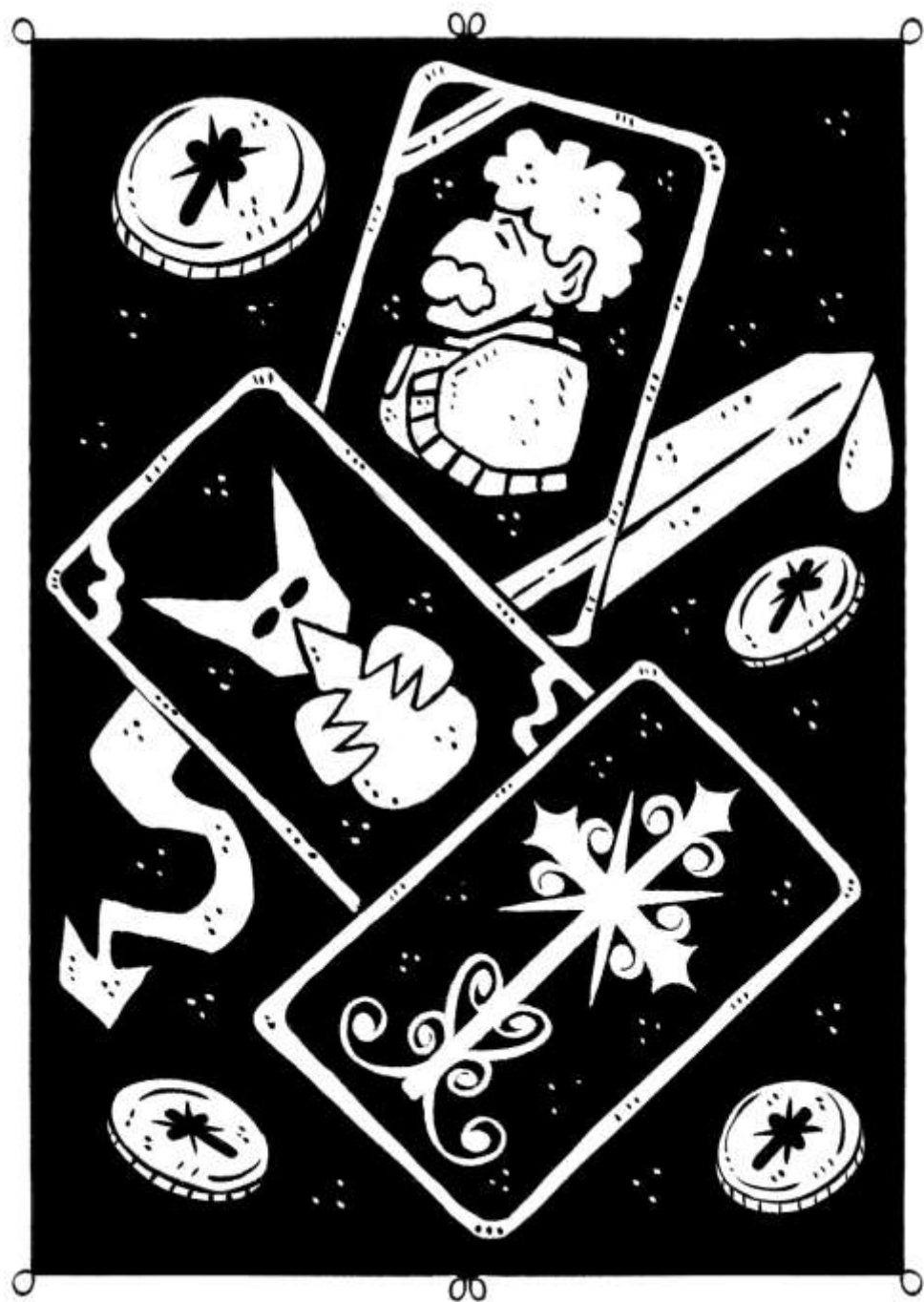
Il leva les yeux, et retrouva à nouveau ces yeux qui brillaient dans l'obscurité. Et à côté d'eux, la silhouette de cornes qui s'élevaient au-dessus de la tête de cette ombre. Il comprit alors ce qu'il avait invoqué par son arrogance. Ce n'était pas une créature mortelle qu'il avait devant lui.

Le chevalier s'enfuit éperdu, courant comme jamais il n'avait couru. Il traversa les rues, arriva chez lui en tremblant, ferma les verrous, barricada les fenêtres et plaça des meubles contre les portes. Cette nuit-là, il ne dormit pas, ni la suivante, ni beaucoup d'autres.

Il fit ériger des croix de fer dans tout le quartier, convaincu que cela éloignerait la malédiction. Sa rue entière s'en remplit, mais

même ainsi, il ne retrouva pas le calme. La blessure ne guérit ni ne cicatrisa jamais ; chaque jour, elle saignait comme s'il venait de la recevoir. Et à chaque tentative de sommeil, ces yeux brillants revenaient à sa mémoire, l'empêchant de se reposer.

Avec le temps, le chevalier ne sortit plus jamais de chez lui. Des années passèrent, et tout le monde à Jerez commença à l'appeler Le captif du Malillo car enfermé dans son propre manoir, consumé par la peur et la culpabilité, il avait scellé de ses propres paroles le destin qui l'avait condamné. Cela lui importait peu, il savait que les craintes qui le coinçaient dans sa demeure venaient d'un autre monde.



LA RUELLE DU LUTIN

Cette légende s'est déroulée pendant la guerre d'indépendance espagnole. En ces jours sombres, tandis que les armées françaises assiégeaient la ville de Cadix avec l'intention de la faire capituler par la faim et le feu, un événement inattendu fleurit dans ses ruelles humides et étroites. Une histoire d'amour. Une histoire d'amour tragique. Une histoire d'amour véritable.

Un jeune capitaine français, courageux, aguerri et intelligent, avait reçu pour mission d'infiltrer la ville afin de recueillir des informations permettant aux siens de trouver une stratégie et d'ouvrir les portes de Cadix à l'envahisseur. Le jeune homme avait beaucoup de ressources, il était audacieux et astucieux, et il réussit avec un tour de force : s'introduire dans la ville et y rester sans éveiller de soupçons. Tout se déroulait comme prévu... à l'exception d'une circonstance qu'il n'aurait jamais pu prévoir.

Pendant les mois où il resta caché, il renoua avec une jeune femme de Cadix qu'il avait rencontrée quelques années auparavant : une aventure brève alors, que le hasard des rencontres avait noué. À l'époque, une étincelle avait jailli entre eux, mais la distance et la guerre avaient séparé leurs vies. Maintenant, par caprice du destin ou par un jeu cruel des circonstances, ils se retrouvaient. Et l'amour qui ne s'était jamais complètement éteint, ressurgit avec force des ombres.

La jeune femme de Cadix était humble mais aussi ingénieuse et courageuse. Le capitaine, obligé de rester caché et de se déplacer furtivement, trouva en elle compagnie et réconfort. Leurs rencontres devaient se faire à la dérobée, dans une ruelle sombre et sinistre, à l'écart des regards indiscrets des gardes et des voisins. Là, sous le couvert de la nuit la plus noire, ils se confessaient leur amour, échangeaient des paroles et des promesses et partageaient tout le temps qu'ils pouvaient.

Au fil des mois, la situation devint insoutenable. Tôt ou tard, le capitaine serait découvert. Ils devaient prendre une décision. La jeune femme insistait pour qu'ils s'enfuient ensemble. Ils en avaient parlé souvent depuis le premier jour où leur amour avait éclaté. Mais la ville était trop surveillée et ils n'avaient pas trouvé de moyen sûr de sortir. Ils auraient pu s'enfuir par des passages secrets, par bateau, par plusieurs passages souterrains secrets, mais la peur d'être capturés était trop grande pour les deux. Elle rêvait de quitter la ville et la guerre, de vivre ensemble une vie simple et heureuse, même si elle serait courte. Le capitaine le désirait aussi, mais il était tiraillé entre son devoir et son amour. Il savait que la désertion le condamnerait, que les siens le poursuivraient jusqu'aux confins de la terre et il craignait d'entraîner son aimée dans une vie de fugitifs. Elle, cependant, lui répétait qu'une vie même brève mais partagée serait meilleure qu'une longue vie séparée. Ils se jurèrent à nouveau leur amour et le capitaine lui promit qu'il y réfléchirait. Le lendemain, lors de leur rencontre, il lui donnerait une réponse.

Cette nuit-là, tandis que la jeune femme regardait par la fenêtre la ville calme, elle sentit le poids de la décision. Elle aimait sa

ville, elle aimait sa vie, mais elle aimait aussi cet homme. Au milieu de ses pensées, un grincement étrange résonna dans sa chambre. Surpris, elle chercha des yeux la source du bruit, craignant que quelqu'un ne soit entré. Mais il n'y avait aucun intrus, jusqu'à ce qu'elle remarque l'appui de la fenêtre. Là, assis avec désinvolture, se trouvait une petite créature, étrange et fantastique, avec un bonnet rapiécé et un sourire moqueur. La créature se présenta poliment d'un ton joueur, lui souhaitant bonne nuit comme si sa présence était des plus normales. Aussitôt, elle lui fit une proposition. La jeune gaditane comprit immédiatement qu'il ne s'agissait pas d'un être ordinaire. Cette créature dégageait un air magique, impossible à comprendre. Sa simple présence imprégnait tout. L'être étrange lui offrit un marché qui à ses yeux, était juste. Il l'avait observée, connaissait sa situation et pouvait lui apporter la solution à tous ses problèmes. La jeune femme, instinctive et méfiante, le rejeta fermement. Elle ne savait pas exactement ce qu'était cette créature, mais elle pressentait que tout accord avec elle n'apporterait que malheur. L'être, sans perdre son sourire, accepta son refus avec une courtoisie feinte. Avant de disparaître dans l'air, il insinua, avec sarcasme, que peut-être un autre dans sa même situation accepterait l'offre. Ce pressentiment glaça le cœur de la jeune femme. Elle pensa immédiatement à son cher capitaine. Sans perdre de temps, elle sortit le chercher. Pendant ce temps, le capitaine était en route pour sa cachette, parcourant les rues sombres de Cadix. C'est là que la même créature croisa son chemin.

Le Français sursauta, il n'avait jamais rien vu de tel. L'être se présenta à nouveau avec des manières polies et, comme avec la jeune femme, il lui proposa le marché.

Le capitaine hésita, pris entre la méfiance et le désir désespéré de trouver une issue.

La sinistre créature commença à fouiller son esprit. Elle lui montra les pires scénarios. La chute de Cadix, la capture inévitable, la séparation de son aimée, la possibilité qu'elle soit obligée de se marier avec un autre, ou qu'il soit envoyé loin, pour ne plus jamais la revoir. La peur et l'amour se mêlèrent, et peu à peu l'esprit du capitaine se brisa. Manipulé par cette créature, il finit par accepter le marché.

La sinistre créature lui indiqua alors qu'il devait se rendre dans la ruelle où il avait l'habitude de rencontrer la jeune femme. Là, à l'aube, un contrebandier nommé "Le lutin" les conduirait par un chemin caché et secret. Ce chemin les éloignerait de la ville et leur permettrait de vivre heureux, libres de la peur.

Le capitaine voulut encore poser des questions, mais la créature disparut, le laissant encore un mot à la bouche. Rempli d'incertitude et de peur, il courut vers la ruelle. C'était risqué, car l'aube amenait plus de gardes et plus d'yeux attentifs, mais il sentait que c'était sa seule chance. Il ne saurait expliquer pourquoi ; il sentait que c'était le seul moment où ils auraient une chance de fuir. Cette créature l'en avait inévitablement convaincu.

Dans la ruelle, la jeune femme l'attendait. Tous deux étaient agités, nerveux. Lui, soulagé de la voir, lui raconta tout ce qui s'était passé. Elle, horrifiée, l'avertit qu'elle avait vu le même

être, qu'elle l'avait rejeté car il n'était pas digne de confiance et qu'elle avait couru jusqu'ici craignant le pire. Le capitaine, à ce moment, comprit qu'il avait été trompé.

La jeune femme le pressa de fuir, mais il était déjà trop tard.

De l'entrée de la ruelle surgit un homme à l'allure de contrebandier, accompagné d'une foule. Ses yeux brillaient de la même lumière moqueuse que la créature. Avec un sourire aux dents acérées, il désigna le capitaine comme un espion et la jeune femme comme une traîtresse. La foule, en furie, se jeta sur eux. Tandis que les gens se lançaient pour attraper les jeunes amants, le lutin disparut dans la foule en esquissant un sourire sinistre. Il pensa que ses machinations lugubres s'étaient avérées beaucoup plus efficaces malgré le fait de ne pas avoir pu manipuler la jeune gaditane. Le capitaine avait été une victime beaucoup plus malléable et finalement, les événements s'étaient déroulés comme il l'avait espéré.

On raconte que les amants furent condamnés à mort cette nuit-là. Pendant ce temps, le lutin, depuis la pénombre d'un appui de fenêtre éclairé par une bougie, contemplait avec satisfaction la tragédie se réaliser. Des années après les événements de cette histoire, la ruelle où le capitaine français et la jeune femme de Cadix se rencontraient fut rebaptisée le Ruelle du Lutin (Callejón del Duende). Et les voisins, encore aujourd'hui, affirment que, certaines nuits, sous la lumière tremblante d'une bougie, on peut voir l'ombre de deux amants enlacés, qui continuent de s'aimer en silence : amoureux, tristes et éternels.



L'E ENTITÉ DE CHIPIONA

Notre histoire commence avec un enfant. Un tout jeune et innocent enfant qui passait ses après-midis à jouer dans un petit bois près de la ville de Chipiona, à côté de ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Playa del Camarón, à Cadix. Il courait entre les arbres, ramassait des branches, inventait des aventures dans son imagination. C'était une journée sereine de printemps et le climat semblait inviter à se perdre dans les jeux et les fantaisies entre les troncs et les feuilles.

Près de chez lui se trouvait un petit bosquet humble où il aimait aller. Il n'était pas très fréquenté et n'offrait que peu d'intérêt pour quiconque. Lui et son humble famille adoraient s'y promener précisément pour la tranquillité qu'il dégageait. Notre jeune garçon gambada sans cesse dans le bosquet ce jour-là, jouant et se perdant parmi les branches des arbres. Il ne s'était jamais aventuré si loin dans la forêt, mais ce jour-là, il brûlait d'envie de se perdre et d'explorer. Au milieu de ses courses, il tomba sur quelque chose qui allait changer sa vie pour toujours. Une créature étrange. C'était une étrange chose de forme humanoïde, mais au lieu de peau, elle avait de l'écorce, au lieu de bras, elle avait des branches, au lieu de cheveux, elle avait une grande quantité de feuilles. Silencieuse, fuyante, dès qu'elle remarqua la présence de l'enfant, elle se pétrifia, se camouflant avec une telle perfection qu'elle semblait avoir toujours été là, confondue parmi les écorces et les ombres. L'enfant, déconcerté, resta immobile. Il commença à la chercher car il croyait l'avoir

rêvé, mais au fond, il était sûr de ce qu'il avait vu. Peu à peu, la fatigue le vainquit et épuisé, il s'endormit à l'ombre d'un arbre.

La chose l'observa. Elle ne bougeait pas, ne faisait aucun bruit, elle étudiait simplement le petit garçon qui était arrivé sans peur, sans intention de lui nuire. Après un moment, et comme si elle s'était attachée à lui, elle laissa quelques fruits autour de lui. Un cadeau humble et simple. Lorsque l'enfant se réveilla, la chose s'était déjà enfuie, se perdant dans le bois et se confondant à nouveau avec les branches et les feuilles.

Les années passèrent, mais cet enfant n'oublia jamais ce qui s'était passé. Encore et encore, il retournait au bois, cherchait la chose et, sans la trouver, finissait par s'endormir sous un arbre quelconque. À son réveil, un présent l'attendait toujours. Des fruits frais, des feuilles brillantes, de petits cadeaux que la chose laissait en silence. S'il essayait de s'approcher, de la surprendre ou de lui parler, la chose s'enfuyait rapidement, se cachant derrière son déguisement de bois et d'écorce.

Avec le temps, ces visites devinrent une habitude. Il vit le bois en toutes ses saisons. L'automne sombre, l'hiver glacé, le printemps optimiste et l'été tranquille. Et il comprit que la chose changeait avec elles. Ses feuilles changeaient de couleur, son corps semblait s'élargir, comme si elle vieillissait en même temps que lui. Et, malgré tout, l'histoire se répétait. Ils répétèrent ce jeu pendant des années sans cesse.

Le jour venu, déjà adulte, il revint avec ses enfants pour partager ce secret. Il les emmena à la clairière où tout avait commencé. Là, sous la même ombre, ils s'endormirent, et à leur

réveil, ils trouvèrent également leurs cadeaux. La chose ne se montrait toujours pas complètement, fidèle à sa nature insaisissable et évasive. Trop craintive pour se livrer entièrement. L'enfant, maintenant devenu adulte, en vint à penser que ce rituel était en réalité, la façon de parler de la chose, sa manière timide de se rendre présente.

Avec les années, la vieillesse pesa sur son corps et raccourcit ses pas. Il décida alors de faire une dernière visite. Il revint à la clairière de son enfance, s'assit sous le vieil arbre et attendit. Comme tant de fois auparavant, il ferma les yeux et s'endormit.

Au réveil, les fruits et les feuilles étaient là, les mêmes présents que d'habitude. Et cette fois, il la vit clairement. La chose le regardait de loin, prête à s'enfuir à nouveau. Mais le vieil homme ne pouvait plus courir. D'une voix faible, il lui dit au revoir, lui confessa à quel point ce mystère avait compté dans sa vie, la tendresse de chaque visite, le désir de se retrouver dans une autre vie.

La chose pour la première fois, ne s'enfuit pas. Elle s'approcha lentement. Ils se regardèrent comme de vieux amis qui n'ont pas besoin de mots. Le vieil homme, épuisé, s'appuya contre elle et s'endormit. Et la chose ne bougea pas non plus. Elle resta là, camouflée comme toujours, un arbre de plus dans la forêt, mais veillant sur lui cette fois pendant un long, très long moment.



LES LUTINS D'ARCOS

Une jeune paysanne, de nature joyeuse et au cœur curieux, décida un après-midi de s'aventurer dans le bois proche de sa maison pour se promener et respirer l'air frais. Ce sentier lui était familier, car depuis son enfance, elle parcourait ses chemins, écoutant les oiseaux et le murmure des feuilles. Cependant, cette fois, quelque chose de différent capta son attention. Entre les troncs tordus et les hautes branches résonnèrent des rires lointains, suivis de bruits étranges qui semblaient aller et venir avec le vent.

La jeune femme s'arrêta, tendit l'oreille et pleine d'intrigue, s'enfonça un peu plus dans les buissons, cherchant à déchiffrer ce mystère. Elle ne trouva personne. Ni enfants jouant, ni voyageurs ayant emprunté ce chemin. Tout redevint silencieux, à l'exception du son bucolique de la forêt. Sans réponse, elle décida de poursuivre sa promenade, bien que l'énigme de ces rires cachés continuât de voltiger dans son esprit.

La vie à Arcos, sa ville, était tranquille. Elle y vivait avec sa famille et appréciait la compagnie de ses amis et voisins. La journée s'écoulait avec la sérénité propre à un lieu paisible où chaque personne connaissait l'autre et la routine était rarement perturbée. Mais au fil des jours, des événements étranges commencèrent à se produire.

Les habitants du village commencèrent à se plaindre que les objets changeaient mystérieusement de place. Un homme jurait

avoir laissé ses chaussures à la fenêtre, pour les retrouver flottant dans l'abreuvoir des animaux. Une femme, déconcertée, racontait que les vêtements qu'elle avait laissés étendus avaient été retrouvés accrochés au toit de sa maison. Et ainsi, une quantité infinie de petites farces vinrent secouer le calme de la ville. Le plus curieux était que ces blagues n'affectaient pas seulement quelques-uns ; il semblait que tout le village était victime de ce jeu invisible.

Certains voisins assuraient avoir entendu des rires cachés dans les buissons, mais personne n'avait jamais vu les coupables. Les rumeurs grandirent. On parla d'enfants espiègles, de plaisantins désœuvrés, voire d'esprits joueurs. La confusion était générale, et le mystère, de plus en plus grand.

Une nuit, la jeune paysanne se réveilla soudainement. Il lui sembla entendre un murmure lointain, un son différent de celui des grillons et des chouettes. C'était de la musique. Une mélodie douce au début, presque imperceptible, mais qui, à mesure qu'elle prêtait attention, devenait plus claire et plus stridente, comme si elle venait d'un endroit caché dans la forêt.

Intriguée, elle se leva de son lit et sortit furtivement de sa maison. Au fur et à mesure qu'elle marchait, les sons semblaient bouger, s'éloignant et la guidant vers des endroits plus profonds parmi les arbres. La musique se mêlait à des éclats de rire et à de petites voix aiguës, comme si un groupe de minuscules créatures faisait la fête au loin. Elle ne parvenait jamais à rien voir clairement, sauf, dans un instant fugace, ce qui semblait être un petit capuchon rouge qui disparut dans la végétation.

Le lendemain, en racontant ce qui s'était passé, sa famille minimisa ses paroles. Ils dirent que c'étaient probablement des enfants turbulents, ou un voisin déterminé à déranger. Cependant, la grand-mère, qui écoutait en silence, demanda à sa petite-fille de s'approcher pour lui raconter quelque chose qu'elle n'avait jamais dit auparavant.

La grand-mère raconta que l'intérieur du bois ne contenait pas seulement des arbres et des oiseaux. Quand elle était jeune, elle avait vu de petites créatures. Espiègles, joueuses, amoureuses des farces. Elle confessa être certaine que ces petits êtres étaient les responsables des méfaits que subissaient les habitants de la ville.

La jeune femme se rappela alors de ce petit chapeau rouge qu'elle crut distinguer parmi les buissons, et en le lui disant, les yeux de l'aïeule brillèrent de certitude. Elle lui recommanda, si elle les rencontrait à nouveau, de leur apporter un cadeau. Quelque chose qui les distrairait de leurs bêtises, car c'étaient des créatures oisives qui s'amusaient aux dépens des humains.

Encouragée par cette révélation, la jeune paysanne passa la journée à préparer une friandise, une petite offrande dans l'espoir de gagner la sympathie des mystérieux lutins. À la tombée de la nuit, elle s'enfonça dans le bois, suivant le son des rires et de la musique. Cette fois, elle marchait avec plus de prudence, essayant de ne pas faire de bruit, se cachant dans les ombres, avançant lentement pour ne pas se trahir.

Soudain, à travers l'épaisseur, elle aperçut un capuchon rouge pointant timidement. Elle n'hésita pas. Elle courut de toutes ses

forces suivant cet éclat cramoisi, tout en entendant les petites voix se moquer d'elle, jouant à disparaître et réapparaître autour d'elle comme si, pour elles, c'était plus qu'un jeu, c'était un rituel.

Après une longue poursuite, elle arriva jusqu'à une clairière cachée, où un ruisseau cristallin s'écoulait doucement et une cascade formait un coin enchanté. Là, enfin, elle les vit.

C'étaient de petits êtres d'aspect bigarré et curieux. L'un avait une longue barbe blanche qui lui couvrait presque entièrement le visage. Un autre était vêtu comme un petit moine grassouillet. Il y en avait un avec un nez si grand qu'il lui effleurait presque la poitrine et un autre qui sautait et dansait avec un énorme capuchon rouge que la jeune femme avait déjà vu auparavant. Ils riaient, jouaient et se faisaient de petites farces entre eux, se lançant des cailloux et cachant des fleurs dans les poches des autres.

La jeune femme, étonnée mais amusée, décida de s'approcher. Les petits lutins ne s'enfuirent pas. Au contraire, ils commencèrent à jouer avec elle, lui faisant de petites blagues, tirant sur sa robe, lui ébouriffant les cheveux, riant de voix aiguës et pétillantes. Après un moment de jeux, la jeune fille se rappela le présent qu'elle avait apporté. Elle sortit avec précaution la friandise qu'elle avait préparée et la déposa sur une pierre devant eux.

La réaction fut immédiate. Les minuscules êtres s'agitèrent de joie, firent des bonds et éclatèrent de rire et dévorèrent ce cadeau avec un enthousiasme débordant. Pendant qu'ils mangeaient, ils dansaient, chantaient et sortaient de minuscules

instruments pour jouer des mélodies joyeuses. La jeune femme partagea cette soirée avec eux, riant, dansant et profitant d'une compagnie aussi étrange que fascinante.

Depuis cette nuit, les farces cessèrent dans la ville. Personne ne se plaignit plus d'objets qui changeaient de place ni de rires cachés dans les buissons. Le village retrouva le calme et, avec le temps, oublia ce qui s'était passé. Mais la jeune paysanne garda son secret. Seulement elle savait qui avaient été les responsables de ces mystères. Et, au plus profond de son cœur, elle aspirait à les retrouver dans le futur.

